

ENZO CORMANN

PAS  
À VENDRE

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

LES ARTISANS CHAOSMIQUES, *triptyque romanesque* :

LE TESTAMENT DE VÉNUS, 2006.

SURFACES SENSIBLES, 2007.

VITA NOVA JAZZ, 2011.

PAS À VENDRE, 2014.

### *Aux Éditions de Minuit*

CREDO, *suivi de* LE RÔDEUR, 1982.

SANG ET EAU, 1986.

SADÉ, CONCERT D'ENFERS, 1989.

TAKIYA, TOKAYA, *suivi d'*ÂMES SŒURS, 1992.

LA PLAIE ET LE COUTEAU, *suivi de* L'APOTHÉOSE SECRÈTE.

*Tombeau de Gilles de Rais*, 1993.

DIKTAT, 1995.

TOUJOURS L'ORAGE, 1997.

CAIRN, 2003.

LA RÉVOLTE DES ANGES, 2004.

L'AUTRE, 2006.

JE M'APPELLE, *et autres textes*, 2008.

*Suite des œuvres d'Enzo Cormann en fin de volume*

ENZO CORMANN

PAS À VENDRE

roman

*nrf*

GALLIMARD



Je ne refuse pas d'écouter ce que vous avez  
à me dire, pourvu que vous vous souveniez  
que je ne suis pas à vendre.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU  
*Lettre à Mme d'Épinay.*

... and then have we a prescription to die  
when death is our physician.

WILLIAM SHAKESPEARE  
*Othello, I,3.*



la seringue frémit, animal translucide, par-delà tes verres de lunettes et sur le fond de sisal gris dont te sépare, loupe à hautes roulettes, la vitre épaisse de la table basse, tes doigts plus figés que l'aiguille, pièce grise, meubles noirs, terrier de solitaire tapissé de livres

flux de voix éteintes, mains pressantes, chambres d'hôpital, vaccinations infantiles, forme familière et présence funeste de la seringue, jouet craint, évité, jamais de fix jusqu'à ce soir, jamais rien expédié dans tes veines de ton propre chef, jamais de la vie, par crainte d'overdose, poussière, addiction, trouille plus forte que tentation, tu t'es toujours contenté de te talquer le pif en dilettante, tu sniffes comme on renifle le cul du monde, te frottes les gencives avec la poussière laissée dans les marges du rail, laisses monter, laisses aller, laisses passer la nausée, tu te détends, tu t'alanguis, te considères,

planes, ratures les faits, tu cherches dans la pièce quelque autre objet à considérer que cette seringue pleine, prête à l'emploi

hier après-midi, traînant dans les rues adéquates, il t'a semblé reconnaître le type qui t'avait une fois dealé de l'herbe correcte, tu lui en as pris largement plus que nécessaire, il n'a fait aucun commentaire, mais tu as dû lui répéter ta demande, sur le chemin du retour tu as acheté cette bouteille de bonnes-mares que, non, décidément, tu ne déboucheras pas, mais chose de la vie bienvenue à l'heure des adieux

la pénombre a bleui, la ville aspire au calme, qui est donc ce mec posé de guingois au pied d'un canapé dans le reflet des vitres du séjour?, dérangé, déplacé, avec ce costume trop neuf, ces chaussures trop cirées, cravate en soie taupe par contre irréprochable, tu as dégagé ton bras gauche de la veste, bonne idée que cette chemise à manches courtes, tu pourras te rajuster sans peine après le shoot, mais le pourras-tu vraiment?, en auras-tu le temps?, à quoi bon te soucier de ce genre de détails?, de toute façon pas le choix, impossible de piquer à l'aveuglette à travers le tissu du costard

bruit de chasse d'eau en provenance de l'appartement du deuxième, juste au-dessus de ta tête, peut-être devrais-tu grimper les étages, gagner la terrasse de l'immeuble, ouvrir la porte

métallique, enjamber le garde-corps et plonger, tu aspiras au néant, mais tu as peur du vide, toute l'affaire décidément comique

conformément aux recommandations trouvées sur le net, tu utilises des aiguilles distinctes pour aspirer le cocktail léthal et pour le shooter, la notice stipule que la vitesse requise pour l'injection est de 0,2 ml / s, soit une durée de deux minutes pour les 24 ml requis, opération interminable, mais il semble qu'en injectant plus vite on s'expose à pâtir des propriétés irritantes du produit

faire saillir la veine, piquer, shooter, auras-tu seulement le temps de tout injecter ? de reposer la seringue ? de renfiler la manche de veste ? de te caler dans le divan et d'attendre ?, quoique en principe il n'y ait pas d'attente, comme pour une anesthésie générale

— comptez donc jusqu'à dix, cher monsieur

— un deux trois qu

il y a cette scène, dans *Plaie ouverte* de Giorgia Longway, au cours de laquelle le Dr Mist croit résister à l'hypnotique qu'on lui administre, et « reconnaît » chez son persécuteur les traits d'un présentateur vedette de la télévision

l'effet de l'héro s'est un peu atténué, peut-être qu'une nouvelle ligne, oui mais gaffe à ne pas sombrer, pas refuser l'obstacle, juste débarasser le théâtre mental de tout ce fatras de

mort-aux-trousses et de moisson-rouge afin de jouer d'un trait la scène finale

le mot SUICIDE ne te convient pas, tu penses à CLINIQUE, à cause des deux *i*, INIQUE, LIMITE, tous ces mots *liquides*, METTRE UN TERME serait déjà plus engageant, à quoi donc entends-tu mettre un terme?, le premier mot qui te vient est ENNUI, tu ne te rappelles pourtant pas t'être jamais ennuyé, à moins qu'ennui de soi, désamour propre?, tu ne veux pas la mort, tu veux le rien, ne veux plus rien vouloir, tes doigts se sont contractés, quelques gouttes de solution létale ont coulé de la seringue, ennui de vouloir, ennui du jour et de ta peau

il faudrait penser clair, ou à défaut cesser de penser, tu voudrais choper ton désir-de-mort et le scruter à fond, mais tout se dérobe, sais-tu seulement qui tu es pour de bon?, tu as *tout* prévu sauf l'essentiel, personne ne le fera à ta place, tu es en train de flancher, sais-tu seulement pourquoi tu le fais?, parce que tu es coincé?, pourquoi es-tu coincé?, parce que tu as franchi le point de non-retour?, tu as franchi le point de non-retour en toute conscience parce que tu voulais le faire, et non l'inverse, si tu ne veux pas mourir idiot cesse de retourner l'ordre des causalités comme une chaussette informe

hurlements en provenance du Café des Oiseaux, à l'angle de la rue, match de qualifica-

tion pour la coupe du monde, tu as vu les titres aux devantures des kiosques, depuis combien de temps n'as-tu pas lu de journal? écouté les infos?, tes éditeurs s'en amusent dans ton dos, a-t-il seulement entendu parler de la crise économique?, a-t-il conscience de vivre dans un monde autrement plus cruel que celui des polars qu'il traduit depuis plus de trente ans?, non que la plupart des polars ne soient extrêmement cruels, mais la cruauté criminelle n'est somme toute que la timide métaphore de la cruauté planétaire, catastrophes climatiques et financières, catastrophes politiques, philosophiques, religieuses, cruauté catastrophique d'un monde de quinquas blancs poussé dans les cordes par ses challengers orientaux, monde privatif, qui se refuse aux jeunes, aux vieillards, aux exilés, aux déclassés, aux miséreux, d'autant plus cruel que repu, un milliard de crève-la-faim contre un milliard et demi de gros lards dont un tiers d'obèses, la famine assiégeant le magasin de sucreries

trombe de voix mâles, sans doute un but français, à moins qu'une décision d'arbitre contestable, comment distinguer la liesse de la fureur?, hurlements de jeunes fauves gavés de mauvaise bière, tu as longtemps cru à la contagion de la beauté et de l'intelligence, bien sûr tu n'es pas assez con pour croire à la beauté en soi et confondre le savoir et l'intelligence, *bien*

*sûr* toute forme a sa beauté et tu en tiens pour l'égalité des intelligences, mais la grâce, mais l'élégance, mais l'exigence, mais la légèreté sont vertus précieuses entre toutes, ces troupeaux mugissants, non contents de saloper le paysage sonore, font naître en toi des pensées dégradantes et te confinent dans le giron de ta bibliothèque, barricadé de livres, plongé à longueur de jours dans les ouvrages les plus confidentiels, les thèses les plus ésotériques

tellement de gens te disent misanthrope que tu as fini par les croire, ce n'est pourtant pas que tu haïsses le genre humain, mais les hommes t'indisposent, et t'indispose par-dessus tout ta propension à t'indisposer sans délai des défauts ou de l'absence de vertus de tes semblables, ton *intolérance* t'indispose, tu la tiens pour aussi méprisable que le grégarisme dominant, tu te traites d'aristocrate-de-merde, d'anachorète-de-bazar, tu n'es pas en meilleurs termes avec toi-même qu'avec le monde

a-t-il seulement conscience d'appartenir à quelque chose qui ressemble à une société?, s'interrogent de concert ton éditeur, son épouse, le directeur commercial et Jeanne, ta correctrice attirée depuis près de vingt ans, pour ne rien dire des petites stagiaires, à qui l'un ou l'autre n'aura pas manqué de glisser, à l'issue de tes visites

— il vit dans sa tour d'ivoire, vous savez, sourd au boucan du monde

est-ce bien toi dont il est question ?, es-tu pour de bon ce type chauve un peu flottant, vêtu de noir ?, si manifestement mal à l'aise dans ce type de rapports que c'en devient attendrissant, combien de mecs et de nanas bien calés dans leurs postes de décideurs ont-ils usé de toi comme d'un paillason ?, attentifs à soigneusement décrotter leurs obligations sur toi, tandis que tu te dandinais, impatient de foutre le camp et de retrouver la rue, mouvement, bruit, chaos, tes pensées volatiles filant insaisissables, d'autant plus excitantes, et de claquer la porte blindée du quant-à-soi au nez de la bêtise et de la suffisance, à l'instar de Fat Joe, dans *La Bave du crapaud* de Sean McNamara, tu n'aimes rien tant que de passer pour imbécile aux yeux des imbéciles, l'indicible plaisir de voir s'esquisser le sourire méprisant du faquin

tes doigts sur la seringue feraient une photo stimulante, signification ouverte hors contexte, poème crépusculaire accentué par la rudesse fatiguée de ta main, les quelques cicatrices, la peau ravinée, tu ne trembles pas, tu ne bouges pas, tu te figes aux aguets, tu examines mentalement le cul-de-sac où tu te tiens, des visages passent, des mots, des gestes, femmes assises à tes côtés, moins souvenirs que présences fantomales, qui

fument en clignant des yeux, rieuses, gentiment moqueuses, poignets-lianes, jambes d'exclamation, sœurs et oiseaux gardiennes de vie, seuls êtres véritablement fréquentables au sein de l'espèce, entrelacer sa voix à celle d'une femme, manger une voix, boire un visage

— vous ne regardez pas les gens, t'a dit Sibylle, vous les bouffez

bouffer Sibylle, bouffée d'elle, tu la vois comme jamais, sachant que

— c'est la dernière fois que nous nous voyons

— pourquoi?

— décidé de tourner la page

mais voici Janet, de *La Vie en rouge*, née du clavier de Jeffrey Hobbes, jamais vue même si contemplée, microscopée, dans sa robe lie-de-vin du chapitre III, pieds nus, échevelée, elle découvre ton cadavre, porte une main à la bouche comme au point de la mordre, le geste se répète indéfiniment, quelque chose dans le mouvement de son bras nu, dans l'exclamation muette, dans son haut-le-corps, te touche infiniment, tu sais plus de choses sur la vie inventée de Janet que sur la vie réelle de toute autre femme, tu as cueilli, mis en forme, peaufiné ses confidences, elle t'a chuchoté des noms et des récits, tu l'as suivie dans sa chambre, dans sa salle de bains, et jusque dans son cercueil, la voici de nouveau bouleversée, éternisée dans l'invariante

répétition de son saisissement, la main, la bouche, le cri aphone, son corps exprimé par l'air de la pièce, aggloméré aux murs, aux livres, aux meubles et aux objets, concrétion vive, plus vive lue que vue

trois mois que tu as achevé ta centième traduction, deux à trois livres par an durant trente-six ans, de quoi mériter largement ta réputation de pisse-copie, de junk writer, de dévoyeur de littérature et de mercenaire, tu peux pourtant te vanter de n'avoir jamais conçu toi-même de roman, tenant qu'une part essentielle du métier d'écrire consiste à se retenir de le faire à tout-va, tu as passé ta vie à traduire les romans des autres, c'est-à-dire à les lire en anglo-américain, ta langue paternelle, puis à les écrire en français, ta langue maternelle quoique ta mère fût d'origine espagnole, et tu as su très tôt, dès la lecture fortuite de *Sang maudit* d'Hammett, que le noir serait ta couleur et le polar ton domicile fixe, ton oncle Juan, le frère de ta mère, avait oublié le bouquin lors d'une visite dominicale, tu l'avais dévoré en une paire d'heures, et ton général Liebsman de père avait gueulé

— si je le reprends à lire ces cochonneries, je le fous en pension !

tu t'étais arrangé pour qu'il découvre sous ton lit un exemplaire d'*Adieu ma jolie*, et tu as été expédié en internat, comme tu le souhaitais

secrètement depuis que tu étais en âge de détester l'idée même de vivre et de grandir entre tes concepteurs, tu chinas chaque week-end chez les bouquinistes, les gars au lycée t'ont surnommé Sam Spade, puis Sam tout court, c'est ainsi que Paco est devenu Sam, trois lettres qui, ôtées de Liebsman, en laissaient cinq pour former Blein, ou Lenib, et qui donnèrent dix ans plus tard Nibel, *Sam Nibel, traducteur*

depuis sa première traduction, Sam Nibel s'est levé chaque matin à sept heures, il a posé sa thermos de café à droite du clavier et il s'est replongé dans l'ouvrage en cours, maltraitant à deux doigts les premières années une Olivetti portable, puis une IBM à boule, puis un ordinateur, baptisé une fois pour toutes Supersam, quel que fût le modèle ou la marque

tu plongeais tes mains dans le sang et le stupre, jusqu'à ce que la faim ou l'épuisement te dictât de reprendre pied dans la banalité, tu sortais déjeuner d'un steak frites, comme aujourd'hui plutôt d'un bol de chirashi ou d'une assiette de thieboudienne, puis tu arpentais la ville durant une paire d'heures, photographiant avec ton appareil de poche tout ce qui piquait ton regard, avant de filer à la bibliothèque, au musée, ou au cinéma, tu fréquentais tes propres images comme si elles étaient l'ouvrage d'un extraterrestre en mission de reconnaissance,

« le monde vu par tes yeux a l'air d'une planète inhospitalière », fait dire Helen F. Jones à la vieille Maria houspillant son poulet de fils dans *La Proie et l'ombre*, tu n'as jamais montré tes photos à quiconque, et tu as fait en sorte que nul ne puisse les voir de ton vivant, ni les donner à voir après ta mort, près de quarante mille images archivées, négatifs, tirages argentiques, ekta-chromes, fichiers numériques ont été détruits, jetés ou écrasés par tes soins en une dizaine de jours, anéantissement méthodique, impavide, dénué de toute curiosité rétrospective, simple ménage existentiel

chaque soir, vers dix-neuf heures, le téléphone commençait à sonner, les amis se manifestaient, comme ils l'ont fait tout à l'heure sans que tu leur répondes, tu acquiesçais aux rendez-vous, suggérais une adresse, appelais toi-même l'un ou l'une ou l'autre, la soirée s'annonçait, s'engageait, vie plurielle, mêlée, polyphonique, comme avant-hier encore, en compagnie de David, de Jeanne et de Manuel, tapas arrosés d'un priorat, blagues juives, David intarissable, Jeanne qui rêve d'aller vivre aux Caraïbes, Manuel qui fait la gueule, David cherche un partenaire pour six semaines de marche en montagne, Hendaye-Banyuls par la Haute route pyrénéenne, tu les aimes bien, tu les regardes vivre, tu les écoutes faire des projets, mais c'est

fini pour toi, poisson attentif de l'autre côté de  
la vitre de l'aquarium

— tu ne dis rien, Sam ?

— je vous écoute

— qui traduis-tu en ce moment ?

— rien, je veux dire personne

— ça ne te ressemble pas

— ça ne m'amuse plus trop de me ressembler  
et voici que ce soir, en place des amis réels,  
apparaît, transparaît Hannah, haute figure du  
défilé fantomal, qui déclare, comme elle ne  
manquait jamais de le faire quand elle débar-  
quait, comme toujours, à l'improviste

— je ne fais que passer

amour inassignable, inatteignable, voussoyé,  
allant et venant dans son imper ceinturé, rail-  
lant gentiment le désordre, touchant les murs,  
manipulant des livres, et quand enfin posée,  
omniprésente, habitant tout l'espace avec sa tête  
levée, ses questions muettes, humant tranquille  
d'elle à toi l'air mitoyen, guettant le moindre  
indice d'acquiescement dans ton regard sur  
elle, et riant doucement, elle jouait à se laisser  
entraîner vers la chambre et vers l'amour, à se  
laisser déshabiller comme tu aimais le faire,  
pièce à pièce, la dessinant du bout des doigts,  
du bout des lèvres, andante rythmé du bruit des  
étoffes et des souffles, cette immobilité fervente  
de l'enlacement qui cédait comme à regret aux

injonctions du sexe, tu adorais cette adoration, cette suspension du chant de l'amour, point d'orgue sur la sensible de la gamme, accord non résolu, sèves, trac et délices de l'attente

elle passait, disparaissait, téléphonait rarement, amenait parfois des fleurs, une eau de toilette, des chocolats, jamais d'alcool ni de livres, évoquait brièvement une rencontre, un poème lu, un dialogue piqué dans la rue, conversations à phrases brèves, avare de déclarations, silences fervents, reconnaissants, tu te rappelles sa première visite, après votre rencontre aux Éditions, où elle venait d'être engagée comme attachée de presse, on sonne vers dix heures, tu décroches l'interphone, voix de femme

— je peux monter ?

elle ajoute son prénom, tu fais semblant de savoir de qui il s'agit, quand tu la vois sortir de l'ascenseur tu regrettes tes pieds nus, ta chemise de laine fatiguée, tu n'es pas rasé, pas douché, trimbales un ouvrage de balistique dans lequel tu puises ton vocabulaire technique, elle sourit

— vous vous rappelez de moi ?

— de vous, pas du prénom, entrez

— je ne fais que passer

— nous en sommes tous là

elle te fixe, s'apprête à répliquer, se ravise, visite la pièce du regard, consciente d'être

elle-même regardée, détaillée, se retourne vers toi, rosie

— dites quelque chose de gentil, ou fichez-moi dehors

— quelque chose de gentil

— blague éculée

— comme le blagueur

— vous vivez seul ?

— je ne me suis jamais senti moins seul que depuis une minute

— voilà qui est vraiment gentil

Hannah vit chez une vieille tante, veuve de diplomate à particule, qui l'héberge moins par solidarité familiale qu'afin de jouir de l'agrément d'une demoiselle de compagnie, Hannah lui fait la lecture, lui masse les pieds, l'emmène promener, sans doute lui raconte-t-elle ses aventures amoureuses, en leur donnant un tour sentimental, sans doute lui a-t-elle épargné le récit de votre séparation, quoique *cessation* conviendrait mieux à cette absence de dispute, d'affres et de rupture, à cette disjonction de coordination qui vous mit l'un et l'autre aux deux bouts de la phrase, car l'amour est une phrase, une seule phrase, imprononçable et obscure, qui sonne obstinément au cœur de la prose chosesque, Hannah cessa de débarquer, et tu cessas de la relancer quand tu la croisais aux Éditions, sauf le jour où tu n'as pu te retenir de